

L'Ecole nationale professionnelle de jeunes filles de Vizille.

Numéro d'inventaire : 1979.25749

Type de document : article

Éditeur : L'illustration

Date de création : 1934

Description : Article incomplet découpé dans une revue. Papier collant au dos.

Mesures : hauteur : 396 mm ; largeur : 272 mm

Mots-clés : Bâtiments scolaires : Écoles primaires supérieures et professionnelles

Filière : Enseignement technique et professionnel

Niveau : Post-élémentaire

Nom de la commune : Vizille

Nom du département : Isère

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 1

ill.

Lieux : Isère, Vizille



Le développement « linéaire » des bâtiments de l'école professionnelle de Vizille, près de Grenoble.
MM. Robert Fournet et Louis Sainsaulieu, architectes.

**L'ÉCOLE NATIONALE PROFESSIONNELLE
DE JEUNES FILLES DE VIZILLE**

Dans le domaine de l'éducation nationale, le fait le plus caractéristique de l'après-guerre, en France, est le développement de l'enseignement professionnel imposé par l'évolution rapide des conditions d'existence dues aux progrès de la science et de ses applications industrielles. Sous l'impulsion d'hommes comme M. E. Labbé, ancien directeur général de l'enseignement technique, et de son collaborateur et successeur, M. Luc, plusieurs écoles ont été créées. Cependant, l'enseignement technique des jeunes filles n'a suivi que de loin les progrès réalisés pour l'enseignement professionnel masculin. C'est seulement en 1929 que la première école professionnelle féminine ouvrait ses portes, à Bourges. Elle remportait un tel succès que M. J. Paganon, député de l'Isère, ancien ministre des Travaux publics, alors membre du conseil supérieur de l'enseignement technique et rapporteur du budget des affaires étrangères à la commission des finances, convaincu des bienfaits de cette institution, prenait l'initiative de proposer au gouvernement et de faire voter par le parlement une loi prévoyant la création d'une seconde école nationale professionnelle de jeunes filles à Vizille, près de Grenoble. Cette nouvelle école a ouvert ses portes à la rentrée d'octobre dernier ; elle sera inaugurée officiellement dans quelques jours. Déjà, son succès est assuré puisque, dès le jour de la rentrée, les places disponibles pour les cours de première année étaient prises, soit cent internes et vingt externes. Le programme de l'enseignement étant réparti sur quatre années, l'effectif total de l'école atteindra donc plus de quatre cents élèves à la fin du premier cycle des cours. Ces élèves sont réparties, à leur choix, dans les sections industrielles ou dans les sections commer-

ciales. Les premières orientent les jeunes filles vers la couture, la broderie mécanique, le travail des peaux (ganterie, chaussures, etc.) et les fourrures. Les secondes les dirigent vers la comptabilité, les secrétariats, la vente. Les élèves des deux pro-



La « permanence » de la surveillante générale, d'où l'on découvre toutes les classes.



Les balcons en ciment armé et les échelles de fer pouvant servir de dégagement en cas d'incendie. Tous les bâtiments possèdent ce dispositif de sécurité.

grammes suivent toutes les cours d'éducation générale. L'enseignement est gratuit. Le prix de la pension pour les internes est fixé à 2.400 francs par année scolaire. A la fin de leurs quatre années d'études, les élèves qui ont satisfait aux examens reçoivent un diplôme et l'école leur facilite la recherche d'un emploi.

La nouvelle école professionnelle s'élève sur un terrain de plus de 3 hectares, entre la route du Lautaret et la Romanche, face au parc splendide du fameux château de Vizille, plein de souvenirs historiques. Les touristes qui la découvrent lui accordent aussitôt qu'elle ne trouble pas le charme de son cadre harmonieux et grandiose. Cet hommage, précieux pour un bâtiment administratif, elle le doit à la science



Les élèves au réfectoire.



Un coin de la salle des cours de couture.



M^{me} Madeleine Renaud (Maria Chapdelaine).

« MARIA CHAPDELAINE » A L'ÉCRAN

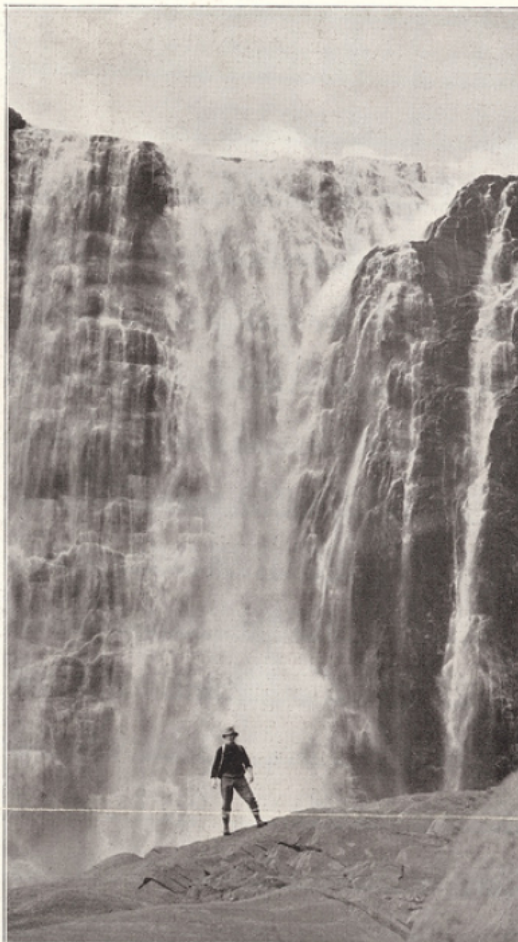
C'est un sort singulier que celui de Maria Chapdelaine. Ce personnage fictif, qui n'a jamais existé que dans l'imagination d'un romancier, a pris aujourd'hui une réalité vivante. Maria, héroïne canadienne française, fait en quelque sorte, pour ses compatriotes, figure de Jeanne d'Arc. Dans les plus humbles chaumières on connaît son nom. On la vénère et on l'honore. Aventure presque unique en son genre, dont tout le mérite revient à un jeune Français.



M^{me} Suzanne Després (M^{me} Chapdelaine).

Il s'appelait Louis Hémon, était fils de l'inspecteur général de l'Université Félix Hémon, était né à Brest en 1880 et, par goût des voyages, s'était rendu au Canada où pendant plus de dix-huit mois, dans la région du lac Saint-Jean, il fut l'hôte d'une tribu de bûcherons défricheurs, dont il partagea la vie rude et primitive. C'est là qu'il écrivit, en s'inspirant du milieu, *Maria Chapdelaine*. Le manuscrit fut envoyé au *Temps*, qui le publia en 1913. Dans l'intervalle, Louis Hémon avait péri dans un accident stupide, écrasé par un train. Son livre fut goûté en France par quelques lettrés, mais il obtint aussitôt au Canada un succès prodigieux. Un mausolée de marbre blanc fut élevé sur la tombe de son auteur, le nom de lac Hémon et celui de lac Chapdelaine furent donnés par la Société de Géographie de Québec à

deux lacs canadiens. Cette consécration finit par faire sentir en France même ses effets. Lorsque *Maria Chapdelaine* y fut publiée pour la première fois en 1921, dans la collection des « Cahiers Verts » de M. Daniel Halévy, la critique, unanime, apparemment, pour sa jeunesse de cœur et sa fraîcheur d'âme, ce roman de la terre canadienne à *Paul et Virginie*, de Bernardin de Saint-Pierre. Un peu plus tard paraissait une édition de luxe, chez l'éditeur Mornay, avec illustrations de Clarence Gagnon. *L'Illustration*, dans son numéro de Noël 1931, a reproduit quelques-unes de ces



Une chute d'eau dans la montagne.

peintures, commentées par Maurice Constantin-Weyer, sous le titre : *Au pays de Maria Chapdelaine*. Et voici, enfin, que *Maria Chapdelaine* prend sa place à l'écran, grâce à un film qui a été tourné il y a quelques mois, aux endroits mêmes que décrit le roman, par Julien Duvivier. C'est M^{me} Madeleine Renaud, sociétaire de la Comédie-Française, qui a incarné Maria, à laquelle elle a prêté, avec son grand talent, la douceur pensive de son visage et sa grâce mélancolique. Elle avait pour partenaires la grande artiste M^{me} Suzanne Després, dans le rôle de M^{me} Chapdelaine, M. André Bacqué, lui aussi de la Comédie-Française, dans celui de Samuel Chapdelaine, MM. Jean-Pierre Aumont, Jean Gabin, Alexandre Rignault. Pour la réalisation du film, deux voyages au Canada furent nécessaires, l'un en hiver et l'autre au printemps. Le dialogue est de M. Gabriel Boissy et la partition musicale a été spécialement écrite par M. Jean Wiener, qui a utilisé fort habilement des thèmes du folklore canadien.

L'œuvre filmée suit pas à pas le roman. Elle nous conte la simple histoire de Maria, dont le fiancé, un ami d'enfance, meurt accidentellement, et qui se trouve avoir à choisir entre deux autres destins. L'un de ses prétendants, qui est riche, lui offre le mirage des belles cités lointaines. L'autre n'est qu'un humble cultivateur de son village. C'est lui pourtant qu'elle préfère, par attachement au pays natal, parce qu'il faut « rester dans la province où nos pères sont restés et vivre comme ils ont vécu, pour obéir au commandement inexprimé qui s'est formé dans leur cœur ». L'âme du livre, avec toute sa signification morale, est passée dans le film : mais ce que le film ajoute, ce sont les sites, les paysages, le décor de nature, que la description littéraire nous laissait seulement imaginer et qui se matérialisent sous nos yeux.



En canot sur la rivière.

